

XYZ. La revue de la nouvelle

À travers le ciel obscur du désir

Hugues Corriveau



Numéro 116, hiver 2013

Nouvelles d'une page : des histoires en miniature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70429ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corriveau, H. (2013). À travers le ciel obscur du désir. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (116), 65–76.

À travers le ciel obscur du désir

Hugues Corriveau

C'EST TOUJOURS pareil. On est plein d'espoir, mais on revient un peu déçu de ce tour d'horizon annuel. Cette doléance est à entendre sur un air connu de films de série B, ou par la voix d'un scénario convenu, écrit par des défaitistes patibulaires qui ne savent jamais se contenter de rien. Je dois être de cette sorte de grognasson bilieux qui ronchonne à qui mieux mieux contre tout ce qui ne lui paraît pas assez exceptionnel à son goût, à la moindre page un peu mollassonne, l'un de ceux qui exigeraient bien un peu d'être nouvellement étonnés par un déferlement d'imaginaire incessamment phénix et paré des atours les plus beaux. Malgré tout, l'année ne fut pas si mal. Bien au contraire. Certains recueils ont surnagé, s'inscrivant dans une réelle mouvance reconnaissable, qui apporte çà et là ses surprises et ses déceptions... Retenons aussi qu'il n'y a pas eu de phares prodigieux annonçant des jours lumineux, contrairement à l'an dernier où trois ou quatre recueils en furent.

C'est surtout que la production est en quelque sorte insaisissable. Quelques pistes seulement, sous-jacentes, dessinent des lames de fond. Peut-être pourrais-je suggérer « l'inquiétude généralisée » comme première strie scarificatrice, face à l'autre, tourment qui s'inscrit comme trait d'union entre certains recueils, qui génère l'imaginaire. Je pense entre autres au regard porté comme une arme, surveillance générant des craintes ataviques. Même les animaux s'en mêlent, comme ces lapins, chez Emmanuelle Cornu¹, devenus carnivores et qu'il faut abattre si on veut se soustraire au danger.

1. Emmanuelle Cornu, « Killer Rabbits », *Jésus, Cassandre et les Demoiselles*, Montréal, Druide, coll. « Écarts », 2012, p. 71-75.

Même chose chez Jean-Pierre Vidal, qui, dans « Le meilleur ami de l'homme² », met un primate inquiet et pourchassé devant les yeux des humains. On aura aussi compris que le hasard réunit la ménagerie et les animaux domestiques autant dans « L'obstacle du chat³ » d'Élisabeth Vonarburg et « Le bruit des bottes, le son des sabots⁴ » de Lucie Lachapelle que dans « La bête du Gévaudan⁵ » d'Anne Peyrouse. Comment ne pas être inquiet, en effet, *Quand les guêpes se taisent*⁶, ainsi que se le demande Stéphanie Pelletier ? Bref, l'acuité de ce regard trouble la fête et n'apaise pas. Les bêtes, soit, mais aussi ceux-là qui sont au bout de l'œil, tranquilles regardants, tranquilles angoisses qui reflètent le sentiment actuel et suspicieux de l'humanité. Car, s'il y a une leçon à tirer de ce qui s'est publié durant les douze derniers mois, c'est bien celle de l'accablement. Le plaisir est comme obsolète quelque part sous l'ampleur du désastre imminent des sentiments perdus.

Les nouvelles tiennent ainsi compte du pouls du monde, sont des pierres de patience posées sur un sol inadéquat, au fil d'un temps qui sable et dévie l'itinéraire des humains. On peine, on se souvient du mal, on a mal à la mort avec persévérance. Nulle prière, nul au-delà ne vient au secours de l'imparable souffrance d'être.

Mais quand on veut prendre le contrepied de ce lourd fardeau des misères, comme dans la catastrophique première nouvelle du recueil *Point d'équilibre* de Mélissa Verreault, on essaie de faire comique, mais on fait plutôt vulgaire. Voilà un texte qui met en scène une danseuse estropiée qui en veut

-
2. Jean-Pierre Vidal, « Le meilleur ami de l'homme », *Le chat qui avait mordu Sigmund Freud*, Saint-Sauveur-des-Monts, La Grenouillère, 2013, p. 79-83.
 3. Élisabeth Vonarburg, « L'obstacle du chat », ... *et autres petits mensonges*, Gatineau, Vents d'Ouest, coll. « Rafales », 2012, p. 115-117.
 4. Lucie Lachapelle, « Le bruit des bottes, le son des sabots », *Histoires nordiques*, Montréal, Les Éditions XYZ, coll. « Romanichels », 2013, p. 79-87.
 5. Anne Peyrouse, « La bête du Gévaudan », *Passagers de la tourmente*, Québec, Septentrion, coll. « Hamac », 2013, p. 99-101.
 6. Stéphanie Pelletier, *Quand les guêpes se taisent*, Montréal, Leméac, 2012, 120 p.

à son partenaire de l'avoir laissé tomber sur une scène. Fini le rêve des grands écarts. Le partenaire continue, lui, de danser, est l'amoureux (évidemment) un peu beaucoup haï pour cela. Il revient, un soir, fou de joie : ils partiront en France. Il est engagé pour remplacer un danseur impotent (décidément, les crocs-en-jambe), et voilà que l'étoile éteinte se meurt de rancune (bien qu'elle soit conviée au voyage). Elle se réfugie aux toilettes :

Maryse s'assoit sur le rebord de la baignoire [...]. Monsieur l'homme le plus heureux de la planète observe sa copine fumeuse anonyme sans rien dire, démuni. Ses yeux interrogateurs cherchent à comprendre.

— Tu fais chier.

Le bonheur des autres peut aussi provoquer le relâchement de certains sphincters⁷.

C'est pénible, vraiment, et cela souligne à quel point la transgression du *fatum* ambiant n'est pas facile à imposer.

De quelques grands moments

D'entrée de jeu, je voudrais souligner l'importante contribution de la regrettée Aude, qui nous a quittés en nous laissant un dernier recueil très fort, rempli des *Éclats de lieux* qu'elle guettait, qu'elle creusait ces derniers temps. C'est écrit dans une langue d'une telle élégance que la souplesse du style nous porte et nous amène au cœur des angoisses les plus ontologiques qui soutiennent son travail. Elle a tout fait pour ne pas être une de ces enfants apeurées qui n'auraient pas été assez prudentes, car « une fois rentrées, toutes se tenaient coites derrière les moustiquaires, à l'affût des grincements du vieux carrosse bringuebalant du voleur d'enfants. Il passait chaque soir. Il enchaînait au fond de son carrosse l'enfant qu'il avait réussi à attraper et il lui cousait la bouche avant

7. Mélissa Verreault, « Le bonheur est une question de relâchement des sphincters », *Point d'équilibre*, Chicoutimi, La Peuplade, 2012, p. 20.

de l'emporter on ne sait où⁸ ». La mort passe, la mort est passée, l'auteure s'est tue, mais pas ses livres, pas sa voix. On pourrait réécrire, pour Aude, cette phrase de sa nouvelle « Les fileuses » : « [Elle est] ce qui ne doit pas mourir, ce qui doit être préservé pour que la vie continue⁹. »

Tout récemment

Et c'est le cœur en joie que je vous dirai avoir trouvé récemment le meilleur, mais en revue ! Il y a donc de l'espoir pour l'année en cours. Je sais, je sais, je devrais me limiter aux recueils publiés entre juillet 2012 et juillet 2013 ! C'est du moins ce à quoi je me suis engagé de faire ici annuellement. Mais je ne résiste pas. Je ne résiste pas, en espérant que je ne prenne pas trop de l'espace qui m'est alloué pour nos si précieuses feuilles critiques.

Je retiendrai au premier chef « Le mettre au lit » du trop rare Bertrand Bergeron, nouvelle parue ici même¹⁰ dans le numéro consacré au « Trou ». Le lit, c'est un cercueil. L'histoire, la mise en terre. Une toute petite page, mais écrite de façon unique, sans concession : « Sa famille ses proches devant le cercueil à leurs pieds, de biais, leur chagrin bien sûr que chacun comprend, ils se taisent se chuchotent se taisent encore, puis la famille glisse à présent, vers ailleurs, en grappes, bien serrés les uns contre les autres, les proches se déplacent, on nous cède la place on dirait [...]»¹¹. » Voilà, c'est stylistiquement foisonnant, c'est lumineux d'intelligence.

De même, dans le dernier numéro de la revue *Les écrits*, Véronique Grenier signe un texte fulgurant, « Supernova », à propos d'une mère aux prises avec un désir de mort envers ses enfants et son amoureux :

8. Aude, « Les fileuses », *Éclats de lieux*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2013, p. 23.

9. « La chambre des petites filles », *Éclats de lieux*, p. 33.

10. Mais si, mais si, cela ne se fait sans doute pas de citer en premier la propre revue pour laquelle on écrit. Mais je le fais, par pure conviction, parce qu'il me semble que c'est irrésistible.

11. Bertrand Bergeron, « Le mettre au lit », *XYZ. La revue de la nouvelle*, n° 115, automne 2013, p. 45.

Elle leur éclate la tête.

Celle de la si petite qui pleure, celle de celui qui crie, trépigne, demande sans arrêt, celle de celui qui, assis sur le divan, le sourire triste, gratte sa guitare en buvant un scotch, le deuxième ou le troisième. Elle ne les compte plus. La masse est lourde, les crânes résistent, si peu¹².

Cette pulsion narrative amène l'écriture au plus près d'une tension si juste qu'on a hâte de lire le premier recueil de cette auteure forcément talentueuse.

Et en troisième lieu, pour enfin ouvrir une brèche dans l'année nouvelle qui nous concerne, je retiendrai « Garage » de Nicholas Dawson, texte paru dans la revue *Mœbius*. Un enfant n'en peut plus de la vie, il cherche par tous les moyens à mettre fin à son inaptitude à être le fils exact : « L'enfant sait se pendre quand il le faut. Il n'a qu'à viser la poutre de ses yeux pour reconnaître la corde ; il sait faire le nœud. [...] Le père a tout ce qu'il faut pour se tuer¹³. » Tout est là. Efficace, neuf, prenant. La nouvelle s'enclenche de façon irrésistible. C'est ce qu'on souhaite, c'est ce qu'on veut.

J'entends d'ici notre directeur littéraire trépigner, se demander quand je vais me décider à commencer mon tour d'horizon. Or, j'ai déjà commencé, je pointe déjà ce qui me paraît devoir être une nouvelle digne de ce nom, si on veut continuer à intéresser les aficionados. Renoncer avant tout à un certain relâchement qui perdure, au convenu navrant de certains thèmes dont j'ai déjà parlé l'an dernier. Mais je vais remettre cela, allons, il y a des sujets propices à la redite.

D'heureuses exceptions

Pour l'heure, un recueil surnage à travers la production : *i² (i carré)*¹⁴ de Gilles Pellerin, qui nous entraîne dans des mondes minuscules, à travers un délire jouissif qui concilie les vides et les pleins, donnant aux sons et aux mots leur

12. Véronique Grenier, « Supernova », *Les écrits*, n° 138, août 2013, p. 93.

13. Nicholas Dawson, « Garage », *Mœbius*, n° 137, mai 2013, p. 82.

14. Gilles Pellerin, *i² (i carré)*, Québec, L'instant même, 2012, 162 p.

puissance évocatrice à travers soixante-six textes qui vont de « Henri Michaux » à « Éros et Thanatos », des « Souliers retroussés » à une « Détresse passagère »... L'œil aiguisé de Pellerin s'attache aux détails du monde vivant, au corps qui se déplace dans la réalité, aux sens en éveil dès lors que la narration traduit au plus près les impressions exactes des êtres en une littérature en train de s'incarner. L'œil ouvert, l'auteur appréhende depuis longtemps l'humour presque tragique d'exister, et ce recueil, achevé sous plusieurs aspects, donne une idée somptueuse de ce que peut encore donner l'idée nouvelle, cette obstination d'être dans l'éclat le plus vif de l'écriture.

Retenons une très grande surprise, un premier recueil signé Emmanuelle Cornu, *Jésus, Cassandre et les Demoiselles*, publié chez Druide sous la gouverne de Normand de Bellefeuille, lequel, comme on le sait, affectionne la répétition. Or, ce qui est surprenant dans cette première œuvre plutôt achevée, c'est le recours à ce qui sévit de façon assez désastreuse actuellement en poésie, à savoir « la liste ». Mais l'usage qu'en fait cette nouvelle auteure reste d'une redoutable efficacité dans le domaine de la nouvelle, modulant le rythme de tous ses textes, la répétition devenant comme un symptôme obsessionnel du détail, la résurgence implacable d'une analyse des événements ou un retour de l'action, surveillée, crainte, devinée ou appréhendée. Par exemple :

Elisabeta fond, meurt et espère chaque fois, elle accepte la torture, se heurte aux portes du paradis et s'effondre en cendres.

Elle se laisse faire.

Le fait quand même.

Pendant ce temps.

Son émotive de coloc connecte avec son moi profond et casse les oreilles d'Elisabeta avec ses découvertes, repousse ses propres limites [...], oublie ce qui les liait au départ, entache leur amitié et pollue l'atmosphère de la maison.

Elle se laisse faire.

Le fait quand même.
Pendant ce temps¹⁵.

Et c'est ainsi dans chaque nouvelle, une phrase ponctuant la liste des gestes et sentiments des personnages. Le procédé devient lancinant, mais irrésistible. On se demande de nouvelle en nouvelle quel sera le principe directeur de l'obsession, et nous gagne alors une fascination presque occulte pour le troublant appareil scripturaire mis en jeu.

De quelques autres plaisirs

Cette année m'ont ému plusieurs nouvelles qui tiennent le pari d'une approche plutôt réaliste de leur sujet. Si, si, ému! La chose se peut! Ce n'est pas l'émotion du propos que je cherche avant tout quand je lis, mais, dans le relatif désert des émerveillements, mieux vaut se laisser porter par une forme de séduction, aussi pépère soit-elle. Ou mémère, mettons.

Je voudrais souligner l'entrée en littérature de Francisca Gagnon, qui signe un premier recueil chez Lévesque éditeur, *Les chercheurs d'aube*. Elle réussit très bien son ambition poétique et narrative, celle de créer des mondes subtilement décalés, toujours imprévisibles, et dont le style, quoique trop classique, réussit tout de même à maintenir sa force d'évocation. S'inscrivant dans cette vague du regard qui scrute le monde, comme force d'unité (s'il en est une) dans la production de l'année, Francisca Gagnon décrit des junkies ou des promeneurs, ou bien une « MamanMéduse » qui, à la mort de son mari, doit nettoyer les lieux et les traces, elle qui ne supporte pas la saleté. Elle scande comme un mantra: « Bordel de saleté... [...] Il n'aurait pas pu partir dans la propreté... Mourir, c'est sale [...]. Mourir, c'est sale! C'est sale¹⁶! » La narratrice, témoin, ramasse de la poussière dans ses mains

15. « Elisabeta le fait quand même », *Jésus, Cassandre et les Demoiselles*, p. 47-48.

16. Francisca Gagnon, « MamanMéduse », *Les chercheurs d'aube*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2012, p. 23.

comme un viatique. C'est toujours beau, parfois étonnant, mais surtout prometteur d'une œuvre à suivre.

Dans la veine classique, pour qui aime cette œuvre-fleuve, on s'attardera aux *Culs-de-sac*¹⁷ de Sergio Kokis, qui ajoute à son travail qui manque parfois d'aspérité une série de nouvelles bien faites, mais peu enclines à révolutionner quoi que ce soit. N'empêche, c'est d'une honnêteté exemplaire.

D'emblée, je retiens la superbe « Alice » d'Anne Peyrouse, un de ces personnages qui font partie de ses *Passagers de la tourmente*. Je n'y peux rien, je n'ai pas résisté à cette malade mentale filiforme, hypermaigre et muette, au bord de l'anorexie, qu'on ne peut pas toucher, qui disparaît dans les plafonds et qui séduit son aide-soignante par son regard énigmatique: « Je l'ai aimée tout de suite comme on aime une vieille chienne crasseuse croisée sur le bord d'un chemin terreux, comme on s'attendrit devant le lapin blessé pendu à la cartouchière du chasseur, comme on frémit de compassion devant le crâne dénudé d'un enfant. Je l'ai aimée parce que j'en avais énormément besoin¹⁸. » Il y en a que la laideur séduit, nous le savons. Le ton est donné. Pas de bruit, pas de fureur. Un classicisme de bon aloi, mais une manière de prendre à bras-le-corps un être de fiction.

Un ovni est passé très vite cette année... trop vite... on aurait dû s'y attarder plus longuement. Il s'agit de *Ticket pour l'éternité* de Pierre-Yves Pépin, paru chez Triptyque. Du bon vieux western à la Leone, du bon vieux polar avec guet, pistolet et coups de feu, avec des méchants patibulaires et des tracs impossibles, des attaques de convois. Je vous le dis, un tel amoncellement de clichés aurait pu noyer tout cela, n'était le talent. Le talent pur et simple de conter, et le plaisir à l'ave-nant. Ainsi, je retiens « La promenade », qui met en scène un Olaf en transit à Suez. Il veut se rendre au canal. Il refuse de prendre un minibus, qui serait plus sécuritaire. « Insouciant, il se prit au jeu de l'explorateur intrépide », il s'engagea dans le

17. Sergio Kokis, *Culs-de-sac*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2013, 250 p.

72 18. *Passagers de la tourmente*, p. 70-71.

désert, suivi par des chiens sauvages. Il n’y prit garde, fut pris en souricière, s’en sortit en tuant l’un d’eux que les autres mangèrent. Délivré, il poursuivit, mais « couteau à la main, un mendiant loqueteux marchait dans son ombre. Les yeux de l’assassin luisaient. La proie était si belle¹⁹ ». Voilà qu’on est conquis, qu’on retombe en enfance, qu’on aurait le goût d’être de nouveau dans la découverte de Tintin. À lire, pour cette petite émotion des plaisirs coupables.

De quelques déplaisirs

Comme l’an dernier, je ne peux passer sous silence la propension des auteures et auteurs à proposer des héroïnes « nunuches », engluées dans le cliché collant. Au premier chef, Stéphanie Pelletier dans *Quand les guêpes se taisent*. J’ai frêmi quand j’ai lu dans « Tu t’es appuyé contre un arbre » qu’un père s’épanchait auprès de sa fille au sujet de ses aventures extraconjugales, lui susurrant : « Marguerite, j’ai fait l’amour avec une autre femme que ta mère²⁰. » Je me suis dit qu’il aurait dû la tromper avec un homme, c’eût été plus contemporain ! Mais non ! Ce qui fait dire à la fifille : « J’ai pensé à maman. Je me suis demandé quel âge avait cette autre femme. J’espérais qu’elle n’était pas trop jeune, pas trop jolie²¹. » Seigneur Dieu du saint ciel ! Que faudra-t-il à la littérature pour que de telles scènes nous soient épargnées ? On dirait que de véritables auteures n’ont rien écrit depuis des lunes. C’est tellement navrant comme dérive antiféministe, comme rappel d’une notion liée à une féminité désuète, que je suis certain de devoir y revenir aussi l’an prochain, comme si je savais d’avance que de telles bêtises avaient la vie trop dure pour disparaître. Un peu défaitiste, le critique. Ronchon, je vous assure, grognasson je disais, et tout et tout.

Et que dire des tautologies de Caroline Legoux ! On se croirait dans des textes de potaches en apprentissage de

19. Pierre-Yves Pépin, « La promenade », *Ticket pour l’éternité*, Montréal, Triptyque, 2013, p. 20-21.

20. « Tu t’es appuyé contre un arbre », *Quand les guêpes se taisent*, p. 19.

21. *Quand les guêpes se taisent*, p. 21.

philosophie populaire. Ainsi y lance-t-on : « En fait, j’y réfléchissais ce matin, il n’y a que deux certitudes sur terre : la naissance et la mort²². » Et vlan dans les dents ! On est réaliste ou on ne l’est pas ! Mais on ne se contente pas de si peu, on rempile : « [I]l y a un temps pour naître un temps pour mourir²³ », lit-on sous la plume acérée d’un de ses personnages. Je n’ai pas dormi de la nuit devant de telles profondeurs legouixiques. On rempile soi-même, allons, et on signale aux lecteurs attentifs que Legouix met aussi en scène deux sœurs qui ont perdu leur papa. Elles veulent savoir pourquoi. Au moment où elles l’apprennent de la bouche de leur maman, cette dernière meurt (le sort ici joue un rôle pas fin !). Alors, l’auteure de nous préciser (attention à vos larmes) : « Depuis, la vie de Lilou-Jane est bancal et Katia-Rose ne voit plus le rose. » C’est-y pas *cute*, ça ! Une Lilou-Jane bancroche et une Katia-Rose daltonienne ! J’en suis retourné, je vous dis.

On a tout de même le droit de se révolter un peu quand cette même auteure, dans ce même recueil, écrit une forte et bonne nouvelle, « Ligne de mire *en direct*²⁴ », dans laquelle elle met brillamment en scène des otages et leurs ravisseurs. C’est très bien fait. Mais cela n’a pas suffi à alerter l’auteure devant ses propres inepties.

Ces exemples ne serviraient à rien si on n’insistait pas pour dire encore et encore que la nouvelle ne doit pas être ainsi négligée, qu’elle ne peut pas se permettre de véhiculer à ce point des bêtises et des aberrations. On se demande pourquoi laisser autant de scories qui appauvrissent l’idée même qu’on se fait du genre.

Et si mon regard annuel sur la nouvelle n’avait que ce petit effet d’alarme, je crois qu’il serait en soi utile. Même s’il peut être parfois fastidieux d’allonger les titres et les références... bien difficile de faire autrement quand on veut souligner tout autant les réussites que les égarements.

22. Caroline Legouix, « L’invitation », *Visite la nuit*, Saint-Sauveur-des-Monts, La Grenouillère, 2012, p. 75.

23. « La rencontre de Zoé », *Visite la nuit*, p. 97.

24. « Ligne de mire *en direct* », *Visite la nuit*, p. 89-94.

Il ne faudrait pas croire que Legouix est la seule à s'égarer. Il faut compter avec Mylène Bouchard et son ineffable *Ciel mon mari*, recueil qui, je le crains, annonce un futur inquiétant, à savoir un mouvement « baba cool » centré sur l'écologie et les énergies vertes. On n'imagine pas les ravages que la bonne volonté peut engendrer. Pour faire suppurer un peu notre blessure, j'en prends pour exemple la nouvelle « Construire le magique » (déjà le titre a quelque chose de douloureux). L'auteure y convie ses rêves les plus fous (attention, ça fait mal, juste à penser qu'elle pourrait bien ne pas les réaliser, ses rêves, j'entends) :

Maison écologique. Chaude. L'envie de l'emplier de musique.
La magie tout autour.
La magie, la magie, la magie.
Le vieux bois. Les arbres. Le vent. Les enfants. Les roches.
Les couleurs. Le châssis. Le bol de thé. La luminosité. La voûte. La jungle. Un pissenlit. La clarinette. L'eau potable.
C'est une richesse, la magie. Si on veut, on la choisit²⁵.

Avouons qu'on a le goût irrésistible d'ajouter : « Et une souris verte. » Des ravages, je vous dis !

Mais le bon « perlé » français aussi en prend parfois pour son rhume. Ce n'est pas mieux quand elle écrit : « Sur la rue [sic], je me suis promenée en ce lundi pour tout saisir²⁶. » Une faute et un abîme de sens en même temps, c'est beaucoup. De même quand on lit que « [l]a société Forester emploie plus de dix-mille [sic] personnes²⁷ ». Le trait d'union, hélas ! n'est pas le seul intrus dans cette œuvre aux accents écoloringards. Même laisser-aller parfois chez Stéphanie Pelletier, qui écrit : « J'ai installé mes culottons et mon manteau sur la rampe d'escalier [...] »²⁸. Cette installation-là mériterait

25. Mylène Bouchard, « Construire le magique », *Ciel mon mari*, Chicoutimi, La Peuplade, 2013, p. 70-71.

26. « Étendre le sujet », *Ciel mon mari*, p. 54.

27. « Ils n'aiment pas les arbres », *Ciel mon mari*, p. 62.

28. « Tu t'es appuyé contre un arbre », *Quand les guêpes se taisent*, p. 23.

peut-être une bourse ! Bref, craindre que le mou et le flasque n'entament quelque peu mes résistances, il ne faut pas en douter.

Somme toute

Un beau parcours tout de même que celui de cette année. Chose certaine, il y a eu assez de bon pour nous convaincre que le genre tient toujours la route, que se perdre parfois dans ces fictions, ces instantanés, ressuscite notre âme de découvreur, et que les pistes sont nombreuses qui peuvent assouvir nos instincts d'aventurier des mots.